

Le behaviourisme et l'enseignement des langues étrangères

Ali Hassan

Lecteur du DAAD à Oran

L'enseignement programmé et sa technologie reposent aujourd'hui sur les notions de psychologie behaviouriste. Il est vrai que l'élaboration de programme d'enseignement ne dépend pas de la sorte d'appareils employés : il est aussi vrai que la première machine à enseignement fit son apparition déjà en 1924. Pourtant seul le travail de Skinner The Science of learning and the Art of Teaching, paru en 1954, et son projet d'un nouveau dispositif mécanique donnèrent à l'enseignement programmé des impulsions nouvelles. Skinner voyait dans sa machine à apprendre des avantages, qu'il contestait à chaque pédagogue.

En dehors de l'enseignement programmé, la théorie behaviouriste d'apprentissage exerce sur l'enseignement des langues étrangères une influence très forte. Les méthodes employées aujourd'hui dans l'enseignement des langues étrangères -en particulier pour les débutants- sont très fortement influencées par le behaviourisme. Comme une prise de position critique, par rapport à ce procédé d'enseignement, est impossible sans une connaissance suffisante de ses bases théoriques, une introduction au behaviourisme semble alors indispensable : laquelle dans ce cas là doit s'adapter aux besoins immédiats des professeurs des langues étrangères dans la situation du moment.

On peut expliquer les termes behaviouristes seulement en se demandant, dans quel contexte des notions ils sont apparus ; en se demandant, au cours de quelles opérations ces termes ont pu être vérifiés ou non ; et enfin il faut se poser la question, si ces termes peuvent s'étendre à d'autres domaines tout à fait différents.

Un tel travail exige une représentation systématique du sujet, qui tient compte du contexte scientifique et socio-historique : d'autant plus que les ouvrages spécialisés de psychologie d'apprentissage existant déjà négligent ceci. En effet, des psychologues, des linguistes et des pédagogues se comportent souvent comme si de telles disciplines n'avaient rien à voir avec l'histoire, rien à voir avec la politique. A quel point cette croyance est absurde, c'est ce que je vais essayer de démontrer au cours de cet exposé.

Le premier ouvrage behaviouriste était celui de Watson intitulé « Psychology as the behaviourist views it », paru en 1913. Cet ouvrage là contient une sorte de programme, qui explique le rôle d'une psychologie nouvelle. Watson donne une représentation étendue de sa théorie dans la deuxième version de son livre Behaviourisme, paru en 1930.

Mais chez Watson on ne trouve pas tous les termes behaviouristes utilisés aujourd'hui. De nombreux termes qu'il utilise sont aujourd'hui définis d'une nouvelle manière. Hull, Tolmann et Skinner ont contribué à une nouvelle définition des termes déjà existant et à la création des nouvelles notions.

Après l'introduction dans la deuxième et troisième partie, la critique au behaviourisme suit dans la quatrième partie. Bien que je m'efforce de séparer la

critique de la représentation, il faut admettre que ceci ne réussit pas tout à fait dans le présent travail. J'exprime alors tout de suite ma critique là où il est nécessaire de prévenir des malentendus.

La cinquième et dernière partie est bien sûr celle qui nous intéresse le plus ici, parce que c'est une critique de la didactique de l'enseignement des langues étrangères, qui s'adapte au behaviourisme et qu'on appelle moderne. Mais on ne peut pas comprendre les conséquences, auxquelles je vais en venir dans cette partie, sans s'être occupé des explications contenues dans les quatre premières parties.

Le contexte scientifique et socio-historique.

Le behaviourisme a ses racines dans le pragmatisme américain.

Le pragmatisme

Comme fondateur du pragmatisme on peut citer Charles S. Peirce, dont les travaux existent en langue allemande depuis 1967.

L'éditeur allemand Karl-Otto Apel essaye dans sa longue introduction de défendre Peirce, dont la théorie était selon lui tout à fait différente de ce qu'on appelle plus tard « Pragmatisme ».

Dieter Wunderlich, un jeune linguiste allemand très progressiste, maintenant professeur à Düsseldorf, agit de même dans son livre « Pragmatik und sprachliches Handeln », c'est à dire « Pragmatique et action verbale ».

Pourtant, ces essais d'enlever Peirce de sa propre école, de faire une distinction entre lui d'une part et James, Dewey et Meads d'autre part, sont sans importance pour un jugement général du pragmatisme, tel qu'il existe depuis Peirce, et tel qu'il est jusqu'à présent compris ou bien mal compris : c'est une philosophie ou une version de la vie, dans laquelle l'action est située au-dessus de la pensée et dans laquelle la décision à propos de la vérité d'une théorie dépend seulement de son utilité pour la vie. Les conséquences pratiques d'une idée deviennent l'unique critère, sur lequel la justesse de cette idée est mesurée.

Ce qui m'étonne est le fait que les pragmatistes parlent de « la vie » sans préciser s'il s'agit de la vie de celui qui agit ou bien de la vie de l'objet de son action... la vie des millions de chiliens ou bien la vie de ceux qui veulent exploiter les Chiliens.

Tandis que le pragmatisme déclare le succès et la pratique comme seuls critères pour la justesse d'une idée, il implique premièrement la disjonction des critères moraux. Un critère moral est par exemple celui de la justice, auquel seul, au moins dans certaines civilisations, on est capable de juger en dernier lieu la légitimité de chaque action humaine, quelle qu'elle soit. Deuxièmement le pragmatisme implique la nécessité d'une adaptation au milieu, qui est une condition indispensable pour la réussite de l'action.

Dans l'optique behaviouriste l'adaptation devient tout simplement but du comportement. Tout le comportement de chaque être vivant est une tentative constante de l'organisme, pour s'adapter au milieu, ce qui est condition de survie.

Du darwinisme au fonctionnalisme

Mais l'adaptation comme une condition de la survie représente l'idée centrale de la



théorie de Darwin, duquel se réclame Watson, avant lui Pavlov et aujourd'hui Skinner.

Les fonctionnalistes ont rendu possible le passage de Darwin à Watson. D'après eux, la fonction du comportement existe dans son utilité pour l'individu. Le comportement pour l'individu peut seulement être utile quand il s'adapte aux demandes de la société.

L'adaptation à la société remplace ainsi dans le fonctionnalisme l'adaptation naturelle chez Darwin. Ici, il faut constater que les fonctionnalistes ne précisent pas « la société » à laquelle on doit s'adapter pour survivre.

Contrôle du comportement.

Watson considère comme important seuls les résultats de la recherche psychologique qui peuvent aussi être utilisés dans la pratique.

Ceci va le confronter, lui et ses successeurs avec la question des modalités sociales et politiques et des conséquences d'une telle utilisation.

En effet, Watson ne veut pas mettre le résultat de ses études seulement à la disposition du pédagogue, du médecin et du juriste, mais aussi à celle de l'homme d'affaires pour améliorer la publicité, à la disposition aussi de l'entrepreneur, afin que le rendement de ses travailleurs puisse augmenter.

Watson, chez qui le mot « manipulation » est totalement positif, rêve au but lointain de mener le comportement humain sous contrôle, de pouvoir constater « à quoi est destinée la machine humaine » et « de faire des prévisions utilisables sur les possibilités futures de l'être humain, dès que la société en aura besoin ».

Skinner va plus loin que Watson. Pour lui alors le comportement a déjà toujours été contrôlé. La question qu'il se pose est la suivante : le comportement de quels groupes sociaux est-il contrôlé ?

Qui contrôle leur comportement ? Dans quel but et comment le contrôle-t-on ? Autrement que Watson, qui voulait aider l'entrepreneur à augmenter le rendement de l'ouvrier, Skinner dévoile les méthodes, qui sont utilisées aujourd'hui pour le contrôle du comportement en vue d'une exploitation intensive de la force de travail, et il fait allusion en même temps aux possibilités d'un contre contrôle des contrôleurs. Là, il omet, et c'est, il faut le souligner, sa grande erreur, que seuls ceux qui possèdent le pouvoir matériel sont en mesure de contrôler le comportement en leur faveur. Un contre contrôle d'autre part n'est pas possible à mon avis sans changement fondamental des structures de domination matérielle.

L'exigence de Watson d'une psychologie « utile » pour des buts pratiques n'était pas nouvelle, pas même la définition de leur domaine d'utilisation. Au plus tard depuis 1903, le taylorisme, l'école de Taylor, s'était établi en Amérique. Cette école, une psychologie du travail, voulait atteindre ceci : une augmentation de la production et en même temps une diminution des frais grâce à la rationalisation du processus de travail et à la maximalisation du rendement des ouvriers. En d'autres termes : la plus value, qui résulte du rapport inégal travail-salaire, fut considérablement augmentée.



Le behaviourisme est entre autres un développement du taylorisme. La psychologie de Watson, qui voulait examiner et prévoir « les aptitudes de la machine humaine » n'était et n'est depuis rien d'autre que l'expression d'un système économique, qui réduit la totalité de l'homme à une qualité unique, à savoir son utilisabilité dans le processus de travail.

Adaptation aux sciences naturelles

La définition du behaviourisme dans le premier ouvrage de Watson montre que cette école voulait depuis le début -et ceci d'une façon conséquente- s'appuyer dans ses méthodes sur les sciences naturelles. La première phrase dans « Psychology as the behaviourist views it » est la suivante : « La psychologie, tel qu'un behaviouriste la voit, est une branche des sciences naturelles, qui est totalement objective et expérimentale ».

L'adaptation aux sciences naturelles a pour Watson les implications suivantes :

1. Le behaviourisme n'étudie que des phénomènes observables.
2. Ce qui n'est pas observable ne peut pas être objet d'une recherche scientifique. « Nous voulons nous limiter à des choses, qui sont observables, et formuler des lois, qui ne se rapportent qu'à de telles choses ».

De là, Watson tire la conséquence : ce qui ne peut pas être étudié, n'existe pas. Le behaviouriste doit par conséquent renoncer aux termes traditionnels, avant tout au terme de conscience : « le behaviourisme prétend que la conscience n'est ni un concept explicable, ni utile ».

Les successeurs de Watson reconnaîtront bien l'existence de la conscience, même s'ils continuent à considérer le terme comme non-scientifique. Skinner : *On prétend de l'homme qu'il se distingue de l'animal essentiellement par le fait, qu'il est conscient de sa propre existence... . Chaque analyse du comportement humain, qui néglige cette réalité, serait en effet insuffisante.*

Avant tout l'introduction des variables intervenantes par Tilmann et Hull et celle du terme « Comportement opérant » par Skinner lui-même, sont à considérer comme une tentative d'une nouvelle définition du concept de conscience.

La tentative d'une nouvelle définition des termes traditionnels sur une base positiviste est caractéristique pour la psychologie behaviouriste. Skinner ne rejette pas le terme de la liberté, comme la critique le lui reproche. Ce qu'il fait vraiment c'est essayer d'expliquer ce terme dans le sens d'une méthode qu'il tient pour scientifique.

L'étude du comportement

L'adaptation aux sciences naturelles et l'étude exclusive de ce qui est observable conduisent à la question : « Que pouvons nous observer ? ». Watson lui répond de la façon suivante : *Nous pouvons observer des comportements, c'est ce que fait et dit l'organisme.* Et il ajoute : *Nous voulons aussi attirer l'attention sur ceci : Parler est faire, c'est-à-dire se comporter. Parler à voix haute ou parler à soi-même, c'est-à-dire penser, est en tant que comportement aussi objectif que de jouer au base-ball.* En d'autres termes, Watson ne considère le fait de « parler », c'est-à-dire la langue, pas autrement que toute autre catégorie du comportement. Ce point de



vue amènera plus tard Bloomfield à reporter les termes stimulus-réponse sur le comportement verbal et par conséquent sur l'enseignement des langues étrangères. Pour la description du comportement de l'homme et de l'animal, les behaviouristes se servent des termes stimulus-réponse ou bien excitation et réaction. Ces termes sont définis par Watson comme suit: *Par une excitation on entend chaque objet dans le milieu général ou chaque changement dans les tissus organiques, changement qui est conditionné par l'état physiologique de l'être vivant, comme par exemple le changement qui résulte quand on empêche un être humain d'être sexuellement actif. Par réaction, on entend tout ce que fait de l'être vivant, par exemple se tourner vers la lumière ou bien s'en détourner... et aussi des activités organisées d'un niveau plus élevé, comme construire des gratte-ciel, bâtir des plans, écrire des livres et ainsi de suite.*

Les termes stimulus-réponse n'ont pas été introduits seulement par Watson, mais 15 ans plutôt, 1898 par E.L. Thorndike, dont L'enseignement est caractérisé comme une théorie de connexionisme, justement à cause de cette liaison entre l'excitation et la réaction. L'influence de Thorndike sur la psychologie américaine, comme je l'ai déjà dit, était plus déterminée et plus durable que celle de Watson. D'autre part, les deux termes stimulus-réponse sont une formation parallèle aux termes signal-réflexe, qui furent introduits par Pavlov.

On doit ramener les termes de réflexes conditionnés et inconditionnés à Pavlov, même si on peut prouver que les « lois d'association » sont connues depuis Aristote.

Le processus de formation du réflexe conditionné est appelé conditionnement. Le conditionnement et le déconditionnement sont d'après Watson les deux opérations essentielles pour le contrôle du comportement humain.

Le conditionnement, c'est-à-dire alors le contrôle du comportement, s'accomplit essentiellement grâce au renforcement des réactions souhaitées ou par l'affaiblissement des réactions non-souhaitées.

La question centrale qui se pose par conséquent à la psychologie est la suivante : « Qu'est-ce qui est important afin que les hommes et animaux réagissent dans la façon souhaitée par l'expérimentateur ou bien, dans la pratique par le pédagogue, les parents ou bien le pouvoir matériel ou politique ? »

Comme moyen du contrôle du comportement, on se sert de « récompense » et « punition ». Une réaction se répète, quand elle est récompensée. Une réaction qui est sanctionnée sera absente à l'avenir.

La récompense est considérée alors comme renforcement positif, la sanction comme renforcement négatif.

Avant Watson, Thorndike avait élargi le sens du terme de récompense par le fait qu'il tenait compte davantage du facteur succès. D'après cela, la même réaction suit la même excitation seulement si elle est associée à un succès. La réussite a ainsi un effet positif sur le comportement ultérieur.

Cette conception de Thorndike est aujourd'hui représentée par Skinner quand il constate de façon lapidaire : « Le comportement est marqué et maintenu par ses conséquences ».

D'autre part, Thorndike limita l'effet de la punition au comportement ultérieur qu'il estima moindre en comparaison avec l'effet de récompense et réussite. Skinner exprime aujourd'hui la même chose : il écrit *Un comportement sanctionné peut parfaitement survenir à nouveau si ses suites punitives ont disparu.*

Les renforceurs négatifs qui ont pour but la répression de certaines réactions sont appelés chez Skinner « renforceurs aversifs ». Ils ont de même des conséquences aversives comme la fuite ou la contre-attaque. Ces renforceurs sont appelés aversifs parce que ce sont des choses dont se détournent les organismes. Comme on le voit, le mot a une relation avec le mot « aversion ».

Quand on étudie le behaviourisme, on constate que les behaviouristes ont eu moins de succès que de difficulté et qu'ils ont été plusieurs fois obligés d'inventer des termes nouveaux ayant vu que les anciens n'étaient pas valables.

La difficulté principale consistait exactement dans ce qu'ils prétendaient vouloir atteindre : c'est la prévision et l'explication des réactions. Non seulement que l'apparition d'une certaine réaction à une excitation peut être réduite par un renforceur négatif. Un renforcement négatif peut avoir pour conséquence qu'aucune réaction du tout suive à une certaine excitation ; quand la réaction en tant que telle, c'est-à-dire chaque réaction, a des suites négatives.

Apprendre à différencier entre les excitations, c'est-à-dire apprendre à ignorer les unes et à réagir à d'autres, cette capacité on l'appelle « discrimination ».

Ce terme, un des nombreux termes qui devraient expliquer pourquoi on ne peut toujours effectuer une relation entre une excitation et sa réaction prouve que le behaviourisme a surmonté le rigide modèle S-R de Watson qui n'était pas capable de mener très loin l'école behaviouriste.

Mais le terme « discrimination » n'est pas le seul exemple des tentatives constantes des behaviouristes d'expliquer les raisons de leur insuccès. Une de ces raisons, selon Skinner, est la dissimulation des renforceurs aversifs. Un exemple : Un entrepreneur menace son ouvrier : « Si tu n'augmentes pas ton rendement de 20%, je ferai baisser ton salaire de 20% ». De cette manière il n'obtiendra aucun succès. Si, au contraire, il promet : « Si ton rendement augmente de 40%, j'augmenterai ton salaire de 15 % » ainsi la probabilité d'une réussite de l'entrepreneur est plus grande. Dans les deux cas le travailleur sera pourtant sanctionné parce que le rapport travail-salaire sera changé en sa défaveur. Mais la sanction a dans les deux cas, bien qu'elle soit plus dure, aucune grève pour conséquence, parce qu'elle est dissimulée. Elle n'a pour effet ni fuite, ni contre-attaque. Selon Skinner il y a encore d'autres moyens de dissimulation par manipulation comme dans l'exemple que je viens de donner : Un travailleur aux pièces ne remarque pas tout de suite les conséquences négatives d'une exploitation intensive de sa force de travail, en ce qui concerne sa santé. Les fumeurs d'ailleurs ne meurent pas du cancer après la première cigarette. La dissimulation des renforceurs aversifs qui doivent



occasionner dans ces cas là, la fuite et la contre-attaque deviennent effectives par le ralentissement de ses conséquences négatives.

Pourquoi une réaction autre que celle attendue à l'origine survient-elle à une excitation et comment peut-on produire dans ce cas une liaison explicative entre les caractéristiques de situations observables et les manières de comportement observables de même ? C'est ce que Hull essaye d'expliquer par la découverte des variables intervenantes. Ce sont par exemple la force d'impulsion, la force d'habitude ou encore le potentiel de réaction, qui ne sont pas différents seulement de manière individuelle, mais qui sont aussi en rapport avec des conditions situatives comme le temps et le lieu. A travers la quantification des variables intervenantes les behaviouristes essayent d'obtenir une prévision exacte de la probabilité d'apparition d'une réaction à une excitation précise à un moment et en un lieu.

Skinner avançait d'un pas quand il différençait entre le comportement répondant et le comportement opérant. Après cette différenciation, les réactions ne restent pas toutes, comme le croyait Watson, en relation d'indépendance par rapport à une excitation donnée.

Cette catégorie de comportement n'a d'après Skinner aucune signification pour les hommes. Il la considère comme répondante.

Le comportement opérant par contre ne peut pas toujours être ramené à une certaine excitation qui aurait provoqué son apparition. Le comportement opérant s'oriente d'avantage vers la réussite future que vers l'actuelle configuration de l'excitation. Skinner écrit : *Le comportement est inscrit et maintenu grâce à ses suites.*

Pavlov avait reconnu que les effets différents du monde extérieur ne provoquent ni directement ni d'une façon machinale le comportement des êtres vivants. Il a au contraire insisté sur le fait qu'il existe des processus compliqués dans le cerveau que seulement l'ensemble de ces processus peut provoquer ou bien réprimer un certain comportement. L'excitation, selon lui, ne conditionne alors qu'immédiatement la réaction. Celle là est toujours décidée et modifiée par l'intermédiaire de l'activité cérébrale.

A l'opposé de Pavlov, Watson était convaincu que l'activité cérébrale n'a aucun rôle sur le comportement. Il déplaça des processus de pensée compliqués à la périphérie nerveux. Il considéra ces processus de pensée comme mouvement de l'organisme ou comme excitations produites par le mouvement ; et postula avec cela une biologisation totale de l'être humain, qui en effet n'est rien d'autre qu'une totale mécanisation. Lui-même écrit mot à mot : *Nous voulons essayer de composer à nouveau l'homme et le considérer en tant que machine organique compliquée capable de fonctionner.* Cependant, Watson concède que cette machine humaine est très compliquée, que la prévision du comportement chez l'homme est beaucoup plus compliquée que chez l'animal et que cette difficulté augmente avec l'accroissement de la civilisation : *Si l'on m'avait demandé d'étudier une tribu d'indigènes en Australie, le problème aurait été encore plus difficile. Les réactions,*



qui sont provoquées par les excitations physiques ne seraient pas les mêmes et le nombre des excitations agissantes auraient été plus élevés. J'aurais eu à déterminer beaucoup plus soigneusement leur situation sociale. Les indigènes s'influencent les uns les autres bien davantage encore que le font les oiseaux. En outre, les habitudes seraient encore plus complexes et les effets des habitudes passées sur les réactions présentes apparaîtraient de façon encore plus nette. Si finalement on m'avait demandé de travailler la psychologie d'un européen, la résolution de mon problème m'aurait occupé plusieurs âges.

La dernière citation contient un aveu de Watson qui se trouve en contradiction flagrante avec sa théorie globale. D'une part il représente une corrélation S-R ; d'autre part il ne nie pas l'existence de ce que Hull a appelé plus tard « variables intervenantes » et Skinner « comportement opérant ».

En même temps, deux questions se posent :

1. En quoi consiste, s'il en est ainsi, le mérite de Tolmann, Hull, Skinner et d'autres behaviouristes ?
2. Quels sont les résultats concrets d'une psychologie d'apprentissage, qui s'est développée d'une négation totale de la conscience jusqu'à une reconnaissance d'activités cérébrales identiques à la conscience ?

Nous répondons à ces questions dans la critique suivante.

Critique du behaviourisme

1.1 Depuis son apparition au début de ce siècle, le behaviourisme se heurte aussi bien à un véhément refus qu'en même temps à une forte approbation. N'a-t-on pas appelé Watson « bolcheviste » ?

Et le vice-président américain, Agnew, n'a-t-il pas attaqué (une année avant sa démission) Skinner avec les mêmes arguments ? Ce qui représentait alors un succès considérable pour les behaviouristes qui recherchaient depuis le début à rendre leur théorie populaire.

1.2 Ce qui effrayait les milieux conservateurs aux Etats Unis était, et demeure encore, la conviction behaviouriste quant à la détermination sur le comportement. Ceci a des implications antiracistes et émancipatrices. La misère dans les « slums » n'est pas à rejeter maintenant sur la stupidité des miséreux. Et cette dernière même n'est pas plus innée que le privilège des Blancs et des Noirs ; la stupidité est par disposition inculquée, tout comme la criminalité. Voici une citation de Watson.

Si on prenait ces enfants à la naissance et si on étudiait leur comportement, il serait très difficile d'établir les différences, par lesquelles le comportement du Blanc diffère de celui du Noir, et celui du Blanc ou du Noir, de celui du Jaune. (Watson 11)

Skinner ne s'exprime pas autrement aujourd'hui :

L'opinion traditionnelle est, qu'une personne est libre dans la mesure où son comportement n'est pas provoqué. C'est pourquoi elle peut être rendue responsable de ce qu'elle fait. (Skinner 26)

Quant aux reproches qui furent élevés contre lui dans les milieux conservateurs, Watson constate d'une manière générale :

Ce sont toutes des critiques émotionnelles qui indiquent que le behaviourisme a touché les sentiments les plus saints de quiconque, du fait qu'il menace l'ordre existant des choses.

En fait, le « matérialisme mécanique » du behaviourisme et son refus de la « magie » doit avoir alarmé une toute autre série de forces.

« De la magie, il y en aura toujours. Avec le temps, toutes ces histoires non façonnées et transmises oralement, toujours plus loin, se fondent dans la croyance populaire. La croyance populaire est ensuite incorporée dans les religions. Ces dernières sont-elles mêmes introduites dans la structure politique et économique d'un pays et sont utilisées comme instrument ».

La critique socialiste du behaviourisme n'est pas moins violente que celle des milieux conservateurs. On reconnaît au behaviourisme d'avoir contribué à démythologiser le monde. On objecte toutefois que les behaviouristes ne font cela que pour créer les conditions d'une mécanisation totale de l'homme. La critique socialiste est d'accord avec les behaviouristes sur le fait que le comportement est déterminé socialement. Mais elle tient cependant pour erronée le fait que les behaviouristes induisent de cette détermination la non-existence de la conscience. Car la conscience est, du point de vue socialiste, la condition pour réagir de manière transformante par rapport au milieu.

Le behaviourisme représente ainsi un matérialisme mécanique, mais non-dialectique, et le neutralisme naïf de ses créateurs devait le transformer en une théorie apte à mettre les moyens de manipulation nécessaires à la disposition de n'importe qui, dans n'importe quel but. Egalement, quand il s'agit d'exploiter d'autres peuples ou bien certains groupes dans son propre peuple.

Les behaviouristes et leurs critiques ne sont influencés les uns les autres que dans la mesure où de chaque côté se manifestait un affermissement de ces positions. Ceci est d'autant moins surprenant que le behaviourisme, à l'encontre de la croyance générale, ne s'est guère développé. L'évolution concerne des compléments et des différenciations d'importance non fondamentale.

La méthode directe behavioriste dans l'enseignement des langues étrangères

1. D'après Watson la langue est l'ensemble de tous les substitues verbaux des objets et des situations. Comme substitues, les mots (et Watson ne parle que de mots) ont la même fonction que les objets, à qui ils servent de substitues. Pour illustrer cette conception de la langue, Watson fait la comparaison suivante : Une personne qui ne peut pas parler devrait porter avec elle un sac rempli de tous les objets de la vie quotidienne, de manière à sortir un objet du sac et à le montrer à chaque fois, au lieu de provoquer la réaction par une excitation verbale.

2. La conception behavioriste de la langue a influencé de manière immédiate la théorie de Bloomfield. Bien qu'il s'agisse ici d'analogies extrêmes simplifiant, le modèle S-R de Bloomfield était tout de même plus différencié que ce qui se passa les transpositions ultérieures du modèle behavioriste sur la didactique des langues étrangères.



Le modèle Bloomfield n'était pas un S-R modèle, mais en réalité un stimulus venant de l'extérieur (S) amène quelqu'un à parler (R). Cette réaction verbale du « parlant » constitue pour l'auditeur un stimulus verbal (S) qui provoque, à son tour, une réaction verbale (R).

3. Sur cette association des éléments linguistiques avec des éléments de la psychologie d'apprentissage, Robert Lado conçut alors son ouvrage didactique de l'apprentissage moderne des langues.

4. D'autre part, la méthode directe que Lado a développée est présentée dans son livre non pas, comme le pensent certains critiques, seulement un résultat du behaviourisme, encore qu'elle soit aujourd'hui fortement inspirée du behaviourisme.

5. La méthode directe fut connue plus tard, en 1878, sous le nom de "Méthode Berlitz". Elle fut représentée en Europe par Viëtor, entre autres. Des variantes de cette méthode furent appelées : Méthode réformatrice, méthode naturelle et méthode orale.

6. Comme principes de base de cette méthode, on peut considérer :

a- Enseignement d'une langue étrangère parlée en phrases naturelles avec l'élimination progressive de la langue maternelle jusqu'à totalité.

b- Entendre et parler sont plus importants que lire et écrire.

c- L'explication de règles grammaticales est limitée au profit de l'exercice oral.

d- Ne pas rendre conscientes et ne pas tenir compte des différences de structure entre la langue de départ et la langue d'arrivée.

7. Cette méthode directe se développa en prenant alors comme point de départ le modèle S-R behaviouriste et la théorie du répertoire. Comme le postulat de Watson, qui considère la langue comme une collection de substituts verbaux de tous les objets et situation, nous trouvons ici des dires, des questions, des exclamations, des appels et ainsi de suite, entièrement formulés, qui n'ont besoin que d'être provoqués par une excitation.

Lado : *Si une réponse ne se trouve pas dans le répertoire verbal d'un étudiant, on doit la lui rendre disponible par des exercices partiels.*

8. Il s'agit donc de la formation du répertoire. Elle se conçoit, dans l'optique behaviouriste, seulement de la manière suivante :

Imitation, mémorisation, automatisation de ce qu'on appelle modèle de langue, modèle de phrase, modèle de structures, pattern ou bien tout simplement : (si c'est correct ou non, c'est là une autre question !) des structures.

9. L'action linguistique créatrice de l'étudiant en langue étrangère consiste dans le fait que, par analogie avec le répertoire assimilé, des phrases personnelles peuvent être fournies.

L'emploi du concept d'analogie n'est pourtant, comme les critiques le constatent, pas du tout reflété. Il y a, pour démontrer ce fait, beaucoup d'exemple que je ne



peux malheureusement donner parce qu'ils concernent la langue allemande que, comme je le crains, pas tout le monde ici peut comprendre.

10. La méthode behaviouriste directe ne permet pas le développement d'une attitude critique à l'égard de ce que les « native speakers » disent dans chaque langue comme clichés, propos politiques criminels et plaisanteries, qui toutefois n'amènent pas ou pas seulement, à rire.

Par la méthode d'imitation, mémorisation, automatisation, l'étudiant en langue étrangère est habitué, dès le début, à utiliser comme un perroquet les mêmes expressions, dans la mesure du possible avec la même rapidité, la même intonation et les mêmes gestions, tout comme un singe bien dressé.

C'est un bien que cette méthode ait eu alors aussi peu de succès.

11. La transposition de la théorie du répertoire et du modèle stimulus-réponse sur le processus de l'apprentissage des langues étrangères représente le dernier maillon d'une longue chaîne d'analogies.

« On déduit le comportement général humain des résultats obtenus avec les essais sur des animaux ; et de ce comportement général, on déduit le comportement verbal ».

Dans l'enseignement des langues étrangères, on ajoute dans l'emploi des résultats de la psychologie behaviouriste une autre analogie non-prouvée d'un comportement identique dans la langue de base et la langue d'arrivée.

12. L'erreur, dans le raisonnement par analogie en implique une deuxième que les représentants de la grammaire transformationnelle commettent aussi : A savoir l'hypothèse que l'acquisition d'une langue étrangère se réalise de la même manière que celle de la langue maternelle.

Apelt, un linguiste de l'Allemagne démocratique, écrit à ce sujet : *Ce processus d'adapter l'appareil verbal de la langue maternelle comme base de communication en langue étrangère est un processus unique, non renouvelable ou imitable ; car une langue maternelle, tout comme, d'après la sagesse dialectique, on ne peut traverser deux fois le même cours d'eau.*

13. Lado et les représentants de la méthode directe behaviouriste font allusion au succès de cette méthode : « The army specialized training programme » pendant la seconde guerre mondiale. Il est compréhensible que la méthode directe behaviouriste, qui par sa nature ne se distingue pas du tout des méthodes employées dans les autres secteurs de l'armée, ait réussi là.

Il s'agit toutefois d'une expérience qui a eu du succès mais qui ne peut pas être généralisée et qui ne peut pas être renouvelable que pour des groupes à enseigner semblables et dans les mêmes conditions.

14. La quatrième erreur dans l'emploi de la méthode directe behaviouriste réside dans l'hypothèse d'une théorie didactique valable d'une manière générale pour toutes les langues étrangères. Cette hypothèse est fautive. Même quand de nombreux principes d'une méthode sont reconnus comme justes et utiles on doit prendre en considération les spécificités de chaque langue dans l'emploi d'une théorie didactique.



La linguistique, (écrit Hüllen, un linguiste de l'Allemagne fédérale) devrait éviter de prendre l'anglais comme modèle de processus linguistiques humains, après que le latin ait été éliminé de sa place.

15. Justement, la méthode directe behaviouriste échoue dans les spécificités de la langue allemande. Des exemples probants seraient ici, l'emploi des prépositions et la déclinaison des adjectifs. Tous les essais pédagogiques que j'ai vécus et qui étaient basés sur la méthode des S-R et du répertoire, ayant comme thème la déclinaison des adjectifs, échouèrent lamentablement. Ils échouèrent parce que le but même qu'elles se proposent ne peut être atteint : conduire les étudiants à employer de manière exacte et automatique les adjectifs attribués. Par contre, d'autres essais pédagogiques, qui se proposaient de permettre à l'étudiant la compréhension de la problématique de la langue, furent couronnés de succès. Ils furent couronnés de succès, pas en dernier lieu parce que le but indiqué peut être atteint et qu'il fut aussi atteint : c'est que les étudiants furent rendus conscients du fait qu'ils peuvent employer exactement les adjectifs attribués que dans la mesure où, alors, ils établissent un rapport entre le genre, le nombre et le cas. Les exercices étaient en rapport avec la méthode : au lieu d'une répétition mécanique, j'ai vécu un exercice de combinaison des différents où les éléments nécessaires sont fournis par le professeur à l'aide de tableaux d'ensemble, élaborés à l'avance.

16. Le fait de ne pas faire prendre conscience, qui repose sur la négation behaviouriste de la conscience représente la cinquième erreur de la méthode directe behaviouriste.

Voici quelques citations :

Beljajew : *Du fait que chaque capacité se forme facilement et qu'elle se fixe plus rapidement et plus durablement quand l'individu devient conscient ou saisi pourquoi et comment il doit finalement achever une activité, la communication de connaissances théoriques sur la langue doit précéder l'entraînement de l'étudiant en langue étrangère.*

Helmich-Seltman : *Quand bien même un grand nombre de « drills » sont absolument nécessaires à l'apprentissage d'une langue étrangère, on ne doit pas oublier que les activités linguistiques, à l'opposé des conceptions behaviouristes, sont en relation étroite avec la pensée humaine et qu'elles suscitent un processus de transformation continu dans la conscience. C'est pourquoi ce n'est pas l'entraînement mécanique, qui peut amener à la maîtrise automatique de la langue étrangère, mais un exercice conscient reposant sur la compréhension du contenu, de la fonction et du mode d'emploi des moyens des langues étrangères.*

Apelt : *Nous avons déjà montré auparavant que l'étude consciente doit aussi caractériser l'apprentissage d'une langue. La conscience ne peut, ni doit être éliminée, car l'étude moderne de la langue doit être conçue comme un comportement actif et intelligent.*

17. Les méthodes grammaticales et de pure traduction d'autrefois avaient considéré l'apprentissage de la grammaire comme but de l'apprentissage des langues étrangères et non comme moyen pour l'emploi de la langue.

Ce point de vue n'est plus représenté aujourd'hui par personne. Mais le rejet de la vieille méthode grammaticale, qui était infructueuse, ne doit pas nous conduire à sous-estimer l'importance de la connaissance de la grammaire, pour l'utilisation exacte et active de la langue étrangère, surtout quand l'étudiant est un adulte.

18. La primauté de « l'écoute » et du « parler » est en général acceptée. Mais que faire lorsque les candidats sont des étudiants japonais en philosophie qui veulent apprendre l'allemand afin de lire Hegel ? Est-ce que la primauté de « l'écoute » et du « parler » demeure encore dans ces cas là ?

Ne devrions-nous pas introduire un nouveau principe ? A savoir que nous avons chaque fois à nous orienter en fonction du but à atteindre.

La primauté du « parler », mal compris par beaucoup, a souvent conduit à des excès négatifs. Lorsqu'on demande un « parler » sans accent, comme si on voulait former des espions, un but, qui par ailleurs, ne fut atteint dans aucun cas que je connaisse.

Par ailleurs, différents centres fonctionnent en même temps, quand on parle une langue, quelle que soit la faculté qui est mise en action. Ceux qui attribuent un rôle mineur à l'écrit dans l'étude des langues étrangères, ne prennent pas en considération le fait que le développement de l'écrit influence le « parler », car l'écrit est à considérer comme une autre façon de « parler ».

19. La méthode directe behavioriste n'offre aucune base pour un apprentissage à long terme, en vue de maîtriser une langue étrangère. Elle est plutôt valable pour certains cas, comme les militaires, les touristes, les garçons de café et les employés d'hôtel.

Si l'affirmation (selon laquelle cette méthode était valable pour la phase de début de l'apprentissage des langues) est juste, il reste à savoir maintenant comment permettre la transition vers l'emploi d'une autre méthode dans la phase suivante, et si les dégâts, provoqués à côté d'avantages provisoires, sont réparables. La théorie S-R et du répertoire est rejetée avant tout par des étudiants conscients et intelligents. Si les autres se taisent, ce n'est pas parce qu'ils trouvent la méthode bonne mais parce que leur origine sociale et leur préformation ne les mettent pas en mesure d'avoir une vue de cette méthode et de discuter intellectuellement sur cette méthode et sur le travail du professeur.

La méthode de Drills s'en moque et si les étudiants l'acceptent ou non, et elle les met en demeure de devoir vouloir apprendre. Elle détruit, de la sorte, toute motivation, conduit à un blocage intellectuel et place l'étudiant devant une certaine brutalité. La brutalité, on le sait entre temps, n'est pas la spécialité de durs ou d'assassins. Elle s'introduit dans tous les domaines de la société, quand elle devient système immanent. La science ne peut alors, en aucun cas, être une exception.